

# Le fardeau de l'homme blanc

Autor(en): **Hafner, Urs**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **23 (2011)**

Heft 91

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-552857>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le fardeau de l'homme blanc

Max Frisch aurait eu 100 ans cette année. Dans ses romans, l'écrivain s'est penché de manière obsessionnelle sur sa virilité, en s'emparant dans des clichés colonialistes. Par Urs Hafner

Des nombreuses festivités qui ont marqué cette année le 100<sup>e</sup> anniversaire du célèbre écrivain suisse Max Frisch, on peut déjà tirer au moins une conclusion: un nouveau poète national est en train d'être intronisé, aux côtés de Friedrich Dürrenmatt. Les timbres et les pièces d'argent à son effigie témoignent des efforts officiels déployés pour lui rendre hommage.

## Critique éclairée

Cela fait longtemps déjà que Max Frisch a intégré le canon scolaire officiel: l'écrivain est considéré comme suffisamment éduquant pour que la jeunesse s'y frotte. Les romans *Stiller* (1954) et *Homo faber* (1957), qui ont établi sa notoriété, recèlent quantité de précieux messages pédagogiques. Par exemple qu'il incombe à l'homme de s'interroger sur sa nature véritable, de ne pas limiter son intérêt à la technique, de scruter ses sentiments, ou encore de respecter les cultures étrangères. On a parlé de critique éclairée de son temps.

«Les textes de Frisch récusent pourtant souvent la critique qu'ils formulèrent», affirme Melanie Rohner, qui examine dans sa thèse de doctorat les constructions de l'identité chez Max Frisch, notamment dans *Stiller* et *Homo faber*. Cette chercheuse en littérature mène ses travaux dans le cadre d'un projet de l'institut de langue et littérature allemandes de l'Université de Berne. Sa démarche pour interpréter les textes de Frisch est fondée sur des approches déconstructivistes et postcoloniales.

Melanie Rohner s'intéresse à ce que ces écrits recèlent par ailleurs, au-delà de leurs messages apparents, que l'on «recycle» sans les remettre en question depuis des décennies dans les écoles et dans l'opinion publique. Elle cite par exemple Hanna, la mère célibataire dans *Homo faber*, communément considérée comme le personnage féminin

émancipé de Frisch et présentée de la sorte dans le matériel d'enseignement, censé faciliter le travail interprétatif des gymnasiens. Alors que du point de vue psychologique, relève Melanie Rohner, Max Frisch fonde la volonté d'émancipation de Hanna sur un complexe d'infériorité. Si elle agit de la sorte, c'est uniquement parce qu'elle a évolué pendant son enfance dans l'ombre de son frère et qu'elle en a souffert. Par ailleurs, Frisch fait de Hanna un «archétype maternel» qui, certes, cite la théorie des sexes de Simone de Beauvoir, dont débattaient les intellectuels à l'époque, mais qui, parce qu'elle est une «magna mater», la déprécie d'emblée. «Il pèse donc un soupçon de régression sur son point de vue progressiste en matière de politique des genres», conclut Melanie Rohner. Ces messages, moins apparents mais problématiques, que l'on trouve dans les textes de Max Frisch, devraient être thématisés à l'école, estime la chercheuse. Au cours de son travail

d'interprétation, Melanie Rohner n'a pas seulement identifié le regard masculin sur les rapports entre les sexes, prisonnier du conservatisme de son temps, mais aussi sur une vision traditionnelle et dépréciatrice des cultures non européennes. Or, ces deux regards s'amalgament dans un passage de *Stiller*, où il est question de Florence, la belle «mulâtresse»: «Son partenaire était justement un sergent café au lait de l'US Army [...] un grand type aux hanches léonines, des jambes de caoutchouc, la bouche voluptueusement entrouverte, les yeux vides, extatiques, un type qui avait le thorax et les épaules d'un esclave de Michel-Ange, il n'en pouvait plus; Florence dansa seule. J'aurais pu intervenir alors, si j'en avais été capable. Florence dansait toujours seule; puis arriva un autre, il la fit tourner [...] Et Florence, avec un geste du bras digne d'une reine, un geste de triomphe et de bonheur tel que dans un corps incapable de s'exprimer on se sentait infirme, [...] atterrit sur le

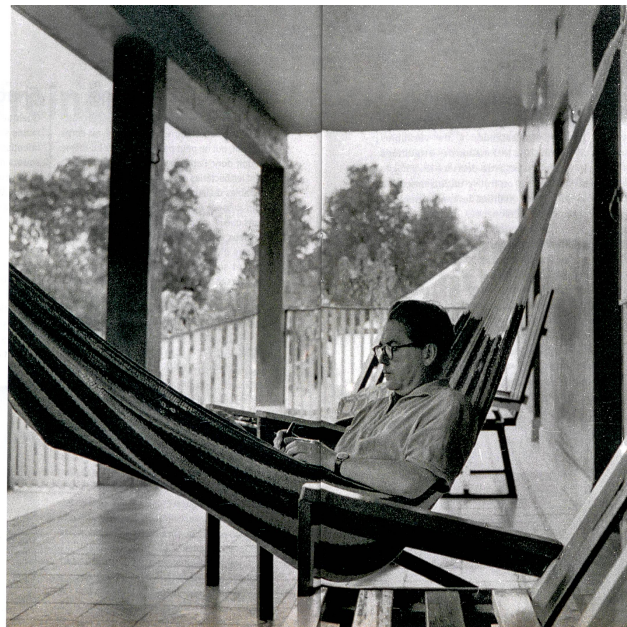
plancher [...] on n'entendit plus alors que le son mat d'un tambour de la forêt vierge [...], tandis qu'elle continuait de danser. Un troisième danseur vint et s'épuisa, puis un quatrième.»

Sujet de cette scène, dont la crispation a d'ailleurs quelque chose d'embarrassant pour le lecteur contemporain: le personnage principal du roman, Anatol Ludwig Stiller, observe un homme viril et une femme sensuelle, dont émane – telle est du moins son impression – un désir sexuel presque insatiable. Cette scène confronte Stiller à sa masculinité et son angoisse de l'échec. En situant le sujet dans un club de jazz, Frisch peut mettre à profit les impressions glanées au cours de ses voyages en Amérique et se poser en connaisseur d'une culture négroïde parallèle.

## Un homme, un vrai

Pendant, la description de cette scène est pénétrée de postures morales et de préjugés de l'époque, dont Frisch n'était pas conscient. Florence est la femme sexualisée, infantile, avec une peau couleur «café» – le prototype des denrées coloniales, écrit Melanie Rohner. Tout le contraire de Julika, virgine et frigide, que Stiller échoue à faire «fleurer» – c'est-à-dire à mener à l'orgasme – en dépit de ses efforts répétés, et dont la peau est blanche comme «l'albâtre». D'un côté la femme noire et pulsonnelle, de l'autre la vierge blanche. Quant à Stiller, qui au cours de son périple américain change d'identité pour celle de James Larkin White, un héros de western passé maître dans l'usage du revolver, il doit «blanchir» et tuer un Mexicain basané, afin de devenir un homme, un vrai. «La formation de l'identité passe par l'albérisation», explique Melanie Rohner. Enfin, le rythme qui chauffe le sang est celui du tambour. La forêt vierge et ses nègres comme harpe de la sensualité animale, dont White doit s'affranchir, car elle représente quelque chose de sale à ses yeux – un dilemme chrétien classique.

Avec son travail, Melanie Rohner n'entend pas déloger Frisch de son piédestal, mais vise une explication critique. Elle rappelle que les textes de l'écrivain ont émergé dans un contexte social donné. Or, la majorité des critiques littéraires ont éprouvé de la sympathie pour Stiller, Hermann Hesse décrivait, par exemple, ce personnage comme un «homme très sympathique, dont on aimerait qu'il suscite l'amour et la compréhension». Friedrich Dürrenmatt, en revanche, avait qualifié les récits américains de Frisch de «cinéma bon marché». ■



L'écrivain au travail.  
Max Frisch à Mexico,  
en 1956.  
Photos (pour Stiller-Buchmann):  
Archives Max Frisch, Zurich